



CALAS,  
SUR L'ÉCHAFAUD,  
A SES JUGES.

*Par M. Mercier.*

JUGES, qui me croyez l'assassin de mon Fils,  
En ces momens d'horreur, je reprends mes esprits.  
Je fors de ce long trouble, affreux, inexprimable. . .  
J'ose élever la voix, je ne suis point coupable.  
Vous m'avez condamné; mais je suis innocent.  
Je le dis à la Terre, à ce Dieu qui m'entend.  
L'erreur a prononcé ce jugement funeste.  
L'imposture m'opprime & mon cœur seul me reste.  
C'est lui qui me soutient quand tout vient m'accabler:  
Ce n'est qu'aux scélérats qu'il convient de trembler.

L'UNIVERS à mes yeux va passer comme un songe;  
Le Dieu de vérité doit punir le mensonge.  
C'est à lui, que je vais répondre en cet instant: II  
Sa foudre me menace où sa bonté m'attend: III

A



C'est un Juge éternel devant lequel nous sommes ;  
 Oui, vous futes trompés comme le sont les hommes.  
 Quand le glaive terrible est remis en vos mains ,  
 Aveugles, vous frappez... tremblez d'être inhumains.

EST-CE à moi de rougir ?... Mes malheurs & mon âge  
 Me donnent quelque droit de tenir ce langage.  
 Vous avez oublié la sagesse des Loix ,  
 Soixante ans de vertu, la nature & ses droits.

JE suis loin d'implorer une indigne vengeance ;  
 Mon supplice s'acheve & le vôtre commence.  
 Un vieillard languissant , un père infortuné  
 Par des bourreaux cruels indignement traîné ,  
 Mourant sur l'échafaud ! telle est la scène horrible  
 Qui frappant l'Univers le trouvera sensible.  
 Le bandeau va tomber , vous verrez vos erreurs ,  
 Les serpens du remord déchireront vos cœurs.

MAIS souffrez , quand je perds une innocente vie ,  
 Père , Époux , Citoyen , que je me justifie.  
 Ah , mon dernier devoir est d'effacer l'affront  
 Qui poursuivroit mes Fils & flétriroit leur front !  
 Sous le fer des bourreaux l'innocence expirante  
 Rénait dans l'avenir plus pure & plus brillante.

Où sont donc les témoins d'un forfait étonnant ?  
 S'il suffit d'accuser qui peut être innocent ?  
 Quel malheureux mortel dans sa sombre furie  
 Contre moi le premier arma la calomnie ?  
 Il souleva le peuple , & ses cris odieux  
 Répandirent la nuit qui couvre tous les yeux.

Tout s'arma contre moi d'une haine emportée.  
 Transports peu réfléchis ! fureur précipitée !  
 Que peut la vérité qui s'avance à pas lents ?  
 L'entend-on au milieu des clameurs des méchants ?  
 On n'examina rien. L'imposture grossière  
 Répandoit son poison & fuyoit la lumière ;  
 Et moi foible victime en proie à sa fureur  
 Je n'avois ni secours, ni soutien, ni vengeur.  
 Lorsqu'un nouveau rayon percera le nuage,  
 Vous serez effrayés de votre propre ouvrage,

OUI, mon Fils de ses mains a terminé son sort ;  
 Pour sauver son honneur, j'ai déguisé sa mort,  
 De mon Fils malheureux j'ai dû cacher le crime,  
 J'ai suivi ma tendresse, elle étoit légitime.

ON nous traîne aux cachots : on nous charge de fers.  
 Je pleurois sur mon Fils plus que sur mes revers.  
 A cet horrible coup, Ciel, devois-je m'attendre ?  
 Moi, qui le chériffois de l'amour le plus tendre,  
 Moi, qui lui prodiguai les leçons de l'honneur,  
 Ce courroux paternel qui coute tant au cœur,  
 (Lamentable devoir, effort de la nature)  
 On m'appelle assassin, fanatique, parjure,  
 Hélas, ces cris plaintifs que pouffoit ma douleur,  
 Mon désespoir, mon trouble ont nourri votre erreur !  
 Mon amour fit ma perte, & l'on accuse un Père  
 D'avoir rempli l'emploi d'un bourreau sanguinaire !  
 Qui ? moi ! j'aurois brisé ces liens éternels  
 Dont les nœuds consolans unissent les mortels ;

Et c'est le sang d'un Fils, c'est cette horrible offrande  
 Que vous pourriez penser que notre loi demande ?  
 Quel Démon vous égare, ô mes Concitoyens !  
 Nous sommes comme vous des hommes, des chrétiens ?  
 Ah ! consultez vos cœurs. Non, la main paternelle  
 Est douce, secourable, & n'est jamais cruelle ;  
 Non, je n'étois pas fait pour un barbare effort,  
 Chargé du poids des ans... ô Dieu, mon Fils est mort !  
 De ses sombres chagrins deplorable victime,  
 Et ta sévérité me punit de son crime.  
 Je ne pénètre point tes augustes desseins,  
 Et je baise les traits qui partent de tes mains.  
 Soumis & résigné j'adore ton tonnerre :  
 Tu troubles quand tu veux les Juges de la terre :  
 Ce monde est un séjour où triomphe l'erreur,  
 Tout sert à tes décrets jusqu'au vil délateur.

PEUPLE avide & trompé que mon supplice entraîne,  
 Modérez les accès d'une farouche haine...  
 Eh quoi, vous frémissiez & d'horreur & d'effroi,  
 Tous les regards tremblans se détournent de moi ?  
 Je suis donc à vos yeux un barbare homicide,  
 Que la Religion a rendu parricide !  
 Qui peut vous aveugler ? tout mon crime est ma loi.  
 L'esprit crédule & faux s'éleva contre moi.  
 Si je suis un de ceux que votre culte abhorre,  
 Enfant du même Dieu, comme vous je l'adore :  
 Je crains ses jugemens : ses préceptes sacrés  
 Gravés dans nos esprits sont par nous révévés.

Terrible à qui la fuit , la voix de la nature  
 M'inspire comme à vous son trouble & son murmure.  
 Qui put vous inspirer ces sanglantes fureurs ?  
 Quelles sont les vertus que rejettent nos cœurs ?  
 Dans votre zele outré votre haine m'opprime,  
 Et c'est par piété qu'on me charge d'un crime.  
 Pour une loi de paix , faut-il toujours punir ?  
 Ne pouvez-vous nous plaindre & non pas nous haïr.

J'ENTENDS autour de moi ce nom de fanatique ,  
 Jamais je ne le fus què dans la voix publique.  
 J'ai vécu sous vos yeux avec quelques vertus.  
 Quoi , de mes jours passés ne vous souvient-il plus ?  
 Combien , je chériffois la paix , la tolérance ,  
 Les loix , l'humanité , la douce bienfaisance.  
 Mon Fils... le désespoir enfanta son projet ,  
 Et le malheur des tems a causé son forfait.

O PEUPLE que j'aimois , acheve ton ouvrage.  
 Mon sang qui va couler doit apaiser ta rage.  
 De mes tristes Enfans quel doit être le sort ?  
 Le moment où j'expire est l'arrêt de leur mort !  
 Présage plus cruel que l'horrible supplice,  
 Que le trépas honteux qu'il faut que je subisse.  
 Ah ! que ma mort éteigne un aveugle courroux ,  
 Gardez-vous de porter de plus funestes coups.  
 Vos yeux seront ouverts après votre vengeance ;  
 Il ne sera plus tems de pleurer l'innocence :  
 Alors vous frémirez ; l'aspect de vos Enfans ,  
 Leur sourire ingénu causera vos tourmens.

Vous vous appellerez un vieillard misérable,  
 Expirant sur la roue & sans être coupable :  
 Vous entendrez gémir cette indomptable voix  
 Qui venge l'innocent & reclame les loix ;  
 Et de mon sang versé cette place fumante  
 Portera dans vos cœurs l'horreur & l'épouvante.

Vous, Juges des mortels, défenseurs de leurs droits,  
 Écoutez mes accens pour la dernière fois.  
 Oui, tout vous a séduit ; le cri du Peuple entraîne,  
 On l'écoute, on s'avance, on recule avec peine.  
 Je dois vous pardonner ma mort & votre erreur  
 C'est la faute du sort & non de votre cœur.  
 Incertains, vous marchez sur les bords d'un abîme,  
Il n'est souvent qu'un pas de la justice au crime.

MAIS du moins que ma mort laisse un long souvenir,  
 Qu'elle serve d'exemple aux siècles à venir.  
 Puissent vos yeux, perçant cette effroyable histoire,  
 Rétablir ma famille & ma triste mémoire.

Et vous mes chers Enfans gémissans dans les fers,  
 Espérez dans le Dieu qui juge l'Univers :  
 Qu'il signale sur vous sa bonté, sa clémence  
 Et ne frappe que moi des coups de sa vengeance.

AMI des malheureux, tendre consolateur ;  
 Vous, qui les soutenez au sein de la douleur ;  
 Vous, dont l'auguste voix fait frémir le coupable  
 Qui ranimez mon cœur tandis que tout l'accable,

Je vous dois , pour les soins de votre humanité,  
 Un prix digne de vous , & c'est la vérité !  
 C'est devant l'Éternel que je lui rends hommage  
 Sûr des bontés d'un Dieu je meurs avec courage.

O PEUPLE malheureux , je vois couler tes pleurs.  
 La tardive pitié succède à tes fureurs.  
 J'ai vécu trop de jours... une épouse chérie,  
 Mes amis , mes enfans , m'attachoient à la vie.  
 Je meurs à tous les biens qui faisoient mon bonheur ;  
 Mais , c'est peu de souffrir , on veut m'ôter l'honneur.  
 Tu le veux , ô mon Dieu... ton austère puissance  
 A marqué tous les coups... mais gardons le silence.  
 L'homme n'a pas le droit de condamner son sort ;  
 Qu'il supporte la vie & supporte la mort ,  
 Alors l'Être éternel... mais les momens s'avancent.  
 Je frissonne... il est tems que mes tourmens commencent.  
 Quels sinistres apprêts ! ô momens rigoureux !  
 Des liens... des bourreaux... un supplice honteux...  
 O mort ! affreuse mort ! .. ô céleste puissance !  
 Ne m'abandonne pas & soutiens ma constance.

DIEU Sauveur , expirant sur l'arbre de la croix ,  
 Ne ferme point l'oreille à ma mourante voix.  
 Je bénis ta justice & je t'offre ma vie,  
 J'adore en ce moment ton bras qui me châtie.  
 Reçois un malheureux dans ton sein paternel ,  
 Toi , qui versas ton sang pour nous ouvrir le Ciel.  
 Toi , qui lis dans les cœurs , prends en main ma défense ;  
 Si c'est ta volonté , fais briller l'innocence.



Accorde-moi ce calme & ce tranquille effort  
 Qui dérobent le juste aux horreurs de la mort.  
 Que l'affreux désespoir, dans le sein des tortures  
 Ne puisse m'arracher de coupables murmures.  
 Victime de bourreaux contre moi rassemblés,  
 Je veux bénir ton nom sous leurs coups redoublés,  
 Je veux sur la douleur remportant la victoire,  
 Lever un œil soumis au trône de ta gloire.

ADIEU trop tendre Épouse, adieu trop chers Enfans.  
 Pressé de nœuds cruels sur ce lit de tourmens  
 Vos cris frappent mon cœur & je crois les entendre....  
 Ah, les vents jusqu'à vous vont disperser ma cendre!  
 Combattez l'infortune & soyez courageux,  
 Le Ciel est équitable, il a sur vous les yeux.  
 A ses profonds décrets mon être s'abandonne...  
 L'homme est inexorable & c'est Dieu qui pardonne.

FIN.

